

# 1

Si elle n'avait pas entièrement atteint son but, l'intervention du Dr Dennis Enys avait sauvé la cargaison de Trencrom. Le *One and All* retourna aux Sorlingues pour deux semaines et débarqua ensuite ses marchandises en trois lots séparés sur différents points de la côte.

La manœuvre avait également sauvé Ross Poldark car Trencrom prenait soin de ses amis. Il ne pouvait rien pour ceux qui avaient été pris en flagrant délit, mais ceux qui avaient eu plus de chance reçurent de lui un soutien efficace. Dès le début du procès concernant ce sombre dimanche, Ross fut informé qu'un fermier et son fils viendraient témoigner que le capitaine Poldark avait passé la nuit du 2 février dans leur ferme.

Une semaine plus tard, un médecin du nom de Wright vint séjourner chez Enys pour l'aider à soigner certains cas. Peu après, Dennis partit pour Londres.

Il regretta de ne pas avoir, dans sa précipitation, attendu la fin du procès, mais à l'époque, il s'était senti incapable de patienter davantage. Par Thomas, il avait obtenu l'adresse de Caroline Penven à Londres. Il avait écrit deux fois à la jeune fille pour lui faire le récit complet de ses aventures de cette fameuse nuit et lui exposer les raisons de son action. La sachant lucide et raisonnable, il escomptait qu'elle revienne tôt ou tard sur cette lettre d'adieu écrite dans une hâte passionnée bien compréhensible, et qu'ils pourraient ébaucher ensemble de nouveaux projets. Il avait attendu, se répétant

chaque soir: « Ce sera pour demain », et il avait finalement tout abandonné pour partir.

Entre deux diligences, parce que le procès exigeait sa présence, il alla passer une journée à Londres afin d'exprimer ses regrets et amorcer une réconciliation.

Un peu de bonne volonté de la part de la jeune fille devait suffire. Caroline et son oncle résidaient chez Sarah Penven. Dennis se présenta deux fois et fut éconduit. Dans la soirée, soupçonnant que Penven pouvait être responsable de ce refus de le recevoir, il y retourna une troisième fois, et, sachant Caroline chez elle, chargea un laquais de lui remettre personnellement un message. Il guetta avec impatience le retour de l'homme qui lui apporta un billet:

*Cher Dennis,*

*Oui, j'ai bien reçu vos lettres. Vous aviez fait votre choix et je suis contente qu'il ait rendu service à Ross Poldark et aux contrebandiers. Mais vous l'aviez déjà fait avant de découvrir l'identité du mouchard. Il ne peut donc en rien affecter le mien. Si vous ne le comprenez pas, j'en suis désolée. Mais il vaut mieux pour nous deux qu'il en soit ainsi.*

*Caroline.*

Tôt le lendemain matin, il fit une dernière tentative pour la rencontrer, et il finit par rentrer chez lui.

En attendant les assises trimestrielles, le district côtier de Sawle et Saint-Ann avait à se préoccuper d'affaires plus urgentes que la nouvelle guerre contre la France. Les magistrats avaient été choisis pour représenter l'impartialité. Mais beaucoup estimaient que ce tribunal suivait la loi trop à la lettre. Son président, le révérend Halse, était réputé pour sa dureté et, très rapidement, les contrebandiers capturés furent jugés et condamnés. Deux d'entre eux se virent infliger douze mois d'emprisonnement. Ned Bottrel et un pêcheur de Saint-Ann furent condamnés à dix ans de déportation.

Halse décida après consultation d'imposer au Dr Enys le choix entre une amende de cinquante livres ou une peine de trois mois de prison.

Dennis Enys accepta sans broncher le blâme et l'amende. L'audience levée, il refusa de recevoir les témoignages de sympathie ou les offres d'aide de ceux qui avaient assisté au procès.

\*

Le mardi 12 mars, Henshawe fut introduit dans la bibliothèque où travaillait Ross. Il arborait une curieuse expression. Tout en retirant son chapeau pour s'essuyer le front, il posa le sac qu'il tenait.

— Vous avez chaud? s'écria Ross. Cela ne durera pas! Ici, cela chauffe mal. Qu'est-ce que ceci? La fin de notre charbon?

— Le jeune Ellery vient de remonter avec ces échantillons, j'ai pensé qu'il vous plairait de les voir.

Il vida son sac sur le parquet. Une douzaine de morceaux de quartz, semblables au millier d'autres qui avaient été prélevés dans la mine au cours de l'année précédente. Le regard de Henshawe scruta avec curiosité le visage de Ross penché sur les pierres.

— Prenez-les en main, suggéra-t-il.

Ross en soupesa deux avant de les poser sur le bureau, en prit deux autres.

— Qu'est-ce que c'est? Du plomb?

— De l'étain.

— Quelle proportion?

— Bonne. Il y a une mince couche de cuivre, comme vous pouvez le constater, et quelques minéraux siliceux. Cet échantillon vient du puits principal par lequel nous sommes enfoncés à cent mètres. Des coulées de plomb bleu. Les hommes sont tombés dessus aujourd'hui.

— Vous êtes descendu?

— Oui. Après avoir hier traversé du granit et des coulées d'un noir foncé, ils ont suivi la crevasse à l'est de l'ancien filon de cuivre, comme nous en avons décidé. Pendant une vingtaine de mètres, on a découvert de l'étain mélangé au cuivre, jamais en grande quantité, et même avec une teneur

en cuivre assez pauvre. Mais c'est la première fois que nous tombons sur d'aussi riches perspectives.

— On a une idée de l'étendue de ce gisement?

— D'après le poids, il est normal. Il est assez mince, ce filon, et nous ignorons à quelle profondeur il descend.

Ross se balançait sur sa chaise en fixant son bureau.

— J'étais sur le point de boucler les registres de la mine. C'est samedi, la fin. Ceux de la Wheal Radiant se rapprochent de mon prix pour acheter le moteur. Par tactique, je les ai fait attendre deux jours, mais j'enverrai mon accord demain.

— Et ceci?

Ross retourna du bout du pied un débris de roche.

— Nous avons perdu dix-huit mois et toute notre fortune à chercher du cuivre. Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je bondisse de joie devant la découverte d'une infime parcelle d'étain.

— D'après son aspect, elle vaut un second coup d'œil sous terre.

— Vous voulez que je descende?

— Cela vaudrait mieux pour vous.

— Qui a fait cette découverte?

— Ellery et Green.

— Ils estiment avoir trouvé la fortune?

— Ils sont plutôt enthousiastes, vous l'imaginez! Après tant d'efforts déployés en vain...

— À leurs yeux, ce filon apparaît plus important qu'il n'est réellement, hein!

— Voyez-le, nous en discuterons ensuite, insinua Henshaw avec prudence.

Ross se leva et ferma ses registres. Les deux hommes sortirent et marchèrent dans la vallée. Le soleil était voilé par des nuages bas et gris auxquels se mêlait la mince traînée de fumée échappée de la mine.

Les deux hommes descendirent dans la mine et Ross inspecta le terrain. Le travail avait cessé dans les autres galeries, seule la grande pompe aspirait inlassablement l'eau de la fosse. Des hommes se relayaient pour piocher dans la roche, soulevant des débris entre leurs mains gercées,

discutant, établissant des comparaisons avec leurs expériences passées. Ils étaient pour la plupart torse nu car la chaleur avait beaucoup augmenté dans les vingt derniers mètres. Ross s'empara d'une pioche et s'activa quelques minutes tandis que, près de lui, Ellery indiquait la largeur et l'inclinaison du gisement.

Ross parla peu. Tous connaissaient la situation de la mine et chacun espérait sans doute que cette découverte allait tout changer. Il ne les désillusionna pas, cela viendrait bien assez tôt.

— J'admets que c'est intéressant, reconnut-il en remontant avec Henshawe.

— Vous pensiez qu'il fallait toujours aller plus profond, n'est-ce pas?

— Oui, mais pas pour l'étain, mon vieux. De toute façon, c'est peut-être encore superficiel.

En atteignant le sommet, le jour leur parut plus clair.

— Je suis content qu'Ellery soit tombé dessus, reprit Ross. Lui et son camarade sont de braves gars. Nous pouvons faire frapper et laver le peu qu'ils ont remonté, cela augmentera leur dernier salaire.

— Ils jugent cruel d'être privés de la chance de travailler quelques semaines de plus. Ils auraient plus volontiers renoncé sans cette découverte. Il nous faudrait pouvoir souffler un peu afin de voir ce que cela représente réellement.

— Peut-être, mais comment? Qui va payer? Je vous l'avoue franchement, je ne possède pas vingt livres!

— Je n'avais pas grande confiance en vous voyant chercher à des profondeurs de plus en plus grandes. Personnellement, je n'ai jamais trouvé de gisement profond dans cette région, mais celui-ci me paraît intéressant.

— Il nous reste quatre jours, on conseillera aux hommes de besogner dur jusqu'à samedi.

Ross ne parla pas de la découverte à Demelza. Il était inutile de faire naître de faux espoirs. Mais la rumeur parvint cependant jusqu'à elle, et aussitôt, elle voulut comprendre ce que cela signifiait.

— Au mieux, ce sera un lot de consolation! affirma Ross. Quelques mois plus tôt, nous aurions pu en faire une activité

secondaire. Personne ne s'oppose à l'idée d'exploiter un minerai supplémentaire, et les bénéfices que celui-ci nous aurait rapportés nous auraient permis de lutter plus longtemps. Mais ce n'est rien de plus. Bien des familles subiront un choc lors de la fermeture de la mine, et il est normal que tous espèrent autre chose et même l'impossible!

— Comme moi! admit brièvement Demelza.

Ils n'en dirent pas plus. En arrivant le jeudi soir, Henshawe les trouva tous les deux dans la maison et la conversation se déroula donc devant Demelza.

— Je viens de redescendre, monsieur. Les gars ont sérieusement creusé depuis mardi. Le filon me paraît de plus en plus riche, ce n'est pas une trace fugitive. La matière qui a été remontée est aussi prospère qu'on peut le souhaiter. C'est regrettable de laisser au stade actuel la mine s'emplier d'eau.

— C'est regrettable à tous les stades, répliqua Ross, mal à l'aise. Que quelqu'un fournisse seulement le charbon nécessaire pour maintenir la pompe en action...

— J'y pensais, dit Henshawe, avec l'air de s'excuser.

— C'est-à-dire?

— J'ai réfléchi que si je suis plus passionné que vous, je suis aussi le mieux placé pour revenir sur mon jugement. Grâce à la Wheal Leisure, j'ai réalisé quelques économies. Pas énormes, mais je pourrai voir venir pendant un mois ou deux. S'il le faut, je peux dépenser une centaine de livres. Ce ne serait que justice et je tiens à le faire.

— Vraiment?

— Oui.

\*

Le même jour dans la soirée, George Warleggan alla à Cardew annoncer à ses parents qu'Elizabeth avait accepté de devenir sa femme.

\*

Dans toutes les affaires qui prospèrent intervient l'élément hasard, un mélange de destin et de raisonnement qui donne à l'homme chanceux le sentiment d'avoir gagné selon ses mérites et, s'il est modeste, la notion de sa chance.

C'était en partie grâce à des événements qu'il ne contrôlait pas et en partie à son sens aigu du calcul que George Warleggan put annoncer de surprenantes nouvelles à sa famille.

Ils se retrouvèrent le jeudi après-midi, la dernière et la plus pénible des quatre journées qui avaient été particulièrement éprouvantes pour Elizabeth.

D'abord, elle avait eu une scène désagréable avec Tabb qui, toute sa vie, avait été un loyal serviteur des Poldark. Tabb s'était cru en droit d'exiger dès avant la mort de Francis certains privilèges. Depuis il s'était peu à peu révélé plus difficile à manier.

Le lundi se présenta une épreuve de force dont Elizabeth sortit amèrement consciente qu'elle avait trop longtemps laissé aller les choses. Elle devait maintenant soit se résigner, soit se séparer des deux domestiques qui lui restaient et en engager de nouveaux qui ne fourniraient certainement pas la même somme de travail.

Le choix était provisoirement mais dangereusement ajourné. Ensuite, Pearce, le notaire, à peine remis d'un accès de goutte, vint présenter de nouveaux problèmes à résoudre, des résultats d'affaires à prévoir, des décisions qu'Elizabeth était seule en mesure de prendre. Ainsi, certains bateaux de pêche étaient redevables aux Poldark d'une certaine taxe et, la plupart du temps, cette taxe restait en souffrance. Au cours des quatre dernières années, la pêche avait été mauvaise. Devait-on harceler les pêcheurs pour leur réclamer l'argent? Qui était aujourd'hui le plus nécessaire? Et il y avait tant d'autres problèmes à régler!

Cette plainte déjà ancienne de Garth, le représentant de Penven, sur l'état du pont qui traversait la rivière derrière le village de Grambler où se rejoignaient les deux domaines. Les réparations étaient en principe à la charge des Poldark, mais Penven, de retour de Londres, proposait de payer le

quart des frais d'un nouveau pont à condition que Mrs. Poldark mit le reste.

Et les pâturages à l'ouest de la maison? Que fallait-il faire à leur propos? Ross avait conseillé de les faire labourer, car en ce temps de guerre, le blé offrirait vraisemblablement de beaux dividendes. Mais l'année était trop avancée et il aurait fallu engager de la main-d'œuvre pour la ferme.

Elizabeth dormit mal cette nuit-là et, dès l'aube, elle se sentit trop lasse pour affronter les nouvelles de la journée. Un homme vint la prier de courir au chevet de sa mère, victime d'une attaque d'apoplexie. Dès onze heures, Elizabeth trouva sa mère paralysée d'un bras et incapable de parler. En déjeunant sans mot dire en face de son père, elle fit face à l'inévitable. Elle n'avait plus le choix. Il y avait déjà à Trenwith une femme clouée au lit, soignée tant bien que mai par une fille du village qu'Elizabeth avait réussi à embaucher. Par rapport au peu d'argent qu'ils apportaient, les Chynoweth représentaient des soucis et des difficultés démesurés.

Elizabeth comprit que son avenir n'aurait pour compagnes que la maladie, la vieillesse et la responsabilité.

Dans ce tableau sombre intervint soudain George Warleggan. Averti de la maladie de Mrs. Chynoweth, il accourait tout droit de sa banque, s'excusant de ne pas être présentable, témoignant de la sollicitude aux Chynoweth et plus encore à Mrs. Poldark.

\*

Elizabeth lui avoua ses tourments et ses décisions. Tandis qu'ils bavardaient, Chynoweth s'éclipsa. Après avoir pendant trente ans obéi aux directives de sa femme, il se trouvait sans elle désespéré, ballotté au gré du vent.

George ne semblait pas pressé de prendre congé. Il scrutait Elizabeth avec attention.

— Savez-vous ce que je souhaite? dit-il enfin.

— Non.

— Que vous me permettiez, chère Elizabeth, de prendre les dispositions nécessaires à votre bien-être, d'engager du

personnel pour votre mère à Trenwith afin que vous n'ayez pas à supporter ce fardeau supplémentaire.

— Je ne peux accepter...

— Pourquoi? Vous êtes si frêle, Elizabeth. J'ai peur pour vous. Le lis ne peut résister aux orages de l'hiver, il a besoin de soutien. Il vous faut une protection et c'est le seul moyen que j'ai de vous l'offrir.

Elle le dévisagea entre ses cils, le visage pâle, les traits tirés, mais l'expression amicale.

— Vous êtes vraiment bon, mais je suis plus forte qu'il n'y paraît. Il faut que je le sois maintenant, et peut-être pour plusieurs années. Je le regrette, et vous ne pouvez savoir à quel point, mais il le faut. On doit accepter ce que la vie nous envoie.

— Mais pas ce que moi j'envoie, n'est-ce pas?

— J'ai déjà tant accepté de vous, dit-elle en souriant.

— Oh! un peu pour mon filleul et très à contrecœur! protesta-t-il. Certaines concessions en raison des dettes contractées par Francis, oui, mais rien pour vous-même. Et aujourd'hui, rien pour votre mère. J'aimerais faire quelque chose par affection pour votre mère.

Une fois de plus, il trouva le plus sûr chemin vers la sympathie de la jeune femme.

— Vous savez combien j'ai apprécié ce que vous avez autrefois fait pour elle, George. Votre bonté me rend honteuse de vous refuser quoi que ce soit. Mais votre suggestion...

— Il existe une chose... si vous ne me la refusiez pas, cela résoudrait tout.

— Laquelle?

En même temps, elle comprit.

— Vous-même!

Elle s'écarta un peu de lui, avec la soudaine sensation de se dresser au bord d'un gouffre.

— Avant tout, laissez-moi ajouter ceci, reprit-il. Je ne vous en ai jamais parlé, mais vous avez dû comprendre que je vous aime depuis dix ans, depuis notre première rencontre. À cette époque, je vous ai soutenue comme j'ai

pu, remboursant la moitié des dettes de jeu que Francis avait contractées à l'égard de mon cousin Sanson, réduisant l'intérêt sur celles qu'il avait dans notre banque, éloignant toute idée de vengeance quand il s'obstinait à m'insulter. J'ai agi volontairement, j'en aurais fait davantage si l'occasion s'en était présentée, vous le savez aussi. Depuis la mort de Francis, je vous ai aidée dans la mesure où vous m'y autorisez, et je continuerai de façon purement désintéressée.

— Oui... Je vous suis infiniment reconnaissante.

— Aujourd'hui, je vous demande de m'épouser. Je vous le répète, je vous aime. Je ne crois pas que vous m'aimiez, mais je pense que vous m'estimez. Et je suis persuadé qu'avec le temps cette affection deviendra un sentiment plus fort, plus intime qu'un simple intérêt commun...

Il arrondit les épaules et fixa la jeune femme. Elle n'avait pas bougé et il pouvait discerner ses traits. Il crut déceler une légère rougeur sous son teint pâle. Il se flatta, considérant tout ce qui dépendait de l'issue, d'avoir bien présenté son cas.

— Je ne peux pas vous apporter la naissance, ma chère. Mais je peux vous offrir un certain rang social, ce qui est plus marquant parce qu'il ne date que d'une génération. À propos des considérations matérielles...

— Je vous en prie!

— Je sais que vous ne m'épouseriez pas pour ma fortune. Si vous le faisiez, vous ne seriez pas celle que j'admire. Mais, au risque de vous offenser, je tiens à vous préciser ce que j'ai à vous donner.

Un peu plus tendue, elle pinça les lèvres, comme prête à émettre une nouvelle protestation. La fenêtre par laquelle elle regardait était encombrée d'arbres et de broussailles non élagués, courbés par le vent.

— Quand je me marierai, poursuit George, mes parents quitteront Cardew, ils me l'ont promis. J'emmènerai donc ma femme dans une demeure quatre fois grande comme Trenwith, où tout est pratiquement neuf, avec un parc de 350 hectares et vingt domestiques. Si vous m'épousez, Trenwith sera entièrement remis en état et remeublé, ce serait un

second foyer où vos parents pourraient vivre avec leurs serviteurs personnels et où vous pourriez aller les voir à votre guise. J'ai déjà choisi ma voiture, vous auriez également la vôtre si vous le désirez, ou deux, ou six, si cela vous plaisait. Je vous emmènerais à Londres, à Bath, dans la bonne société. Ici, c'est la province, je vois plus grand. J'ai entrepris d'éduquer Geoffrey. Devenu mon fils, sa situation serait encore supérieure. Je suis l'héritier de tous les intérêts Warleggan, il le deviendrait à son tour. Nous sommes encore jeunes, vous et moi, Elizabeth, nous pourrions réaliser tant de choses ensemble. Pendant dix ans, vous avez vécu en cage. Accordez-moi l'autorisation d'ouvrir la porte.

*Elizabeth se rappela ce verset lu dimanche à l'église où elle occupait seule avec Geoffrey le banc de la famille: « Et le démon l'entraîna sur des sommets et lui montra les royaumes du monde en lui disant: « Je te donnerai tout cela... »*

Elle prit son sac posé sur la table, le fouilla sans trouver ce qu'elle cherchait. Elle n'avait pas soufflé mot et maintenant George attendait.

— Elizabeth, puis-je supposer que...? reprit-il.

Elle l'interrompit d'un geste, aussitôt colorée et éclatante:

— Non, je vous en prie, je ne veux pas que vous pensiez...

Elle s'interrompit. En haut gisait sa mère, infirme et diminuée, et son père, indécis, perpétuellement en train de se lamenter. Elle avait chevauché sous la pluie. Ce soir ou demain, elle devrait rentrer à Trenwith qui l'accueillerait sans lumière ni chaleur, et avec une foule de problèmes à résoudre. Des années de solitude et de soins à donner l'attendaient. De l'autre côté, il y avait la lumière, la chaleur, l'affection et la sollicitude.

— Oh! George, je ne sais que dire! murmura-t-elle, enfouissant son visage dans ses mains.

Aussitôt, il fut près d'elle, la prit gentiment par les épaules, conscient d'un triomphe qu'il espérait à peine, mais aussi d'un équilibre chancelant dans cette victoire.

— Ne dites rien de plus pour le moment, je vous en prie!

— Je suis si déprimée! Ne me demandez pas de réponse immédiate.

— Je ne vous demande rien. Donnez-moi seulement la permission d'offrir...

— Mais, si vous offrez...

— N'ajoutez rien, Elizabeth.

— Si, il le faut. C'est... la solitude... Ce que je n'avais pas imaginé, l'absence d'un être, d'un compagnon. Mais feindre aujourd'hui, vous laisser croire...

— Pour l'heure, je ne pense rien, mais j'espère! La solitude n'est pas à sens unique, Elizabeth. Un homme aussi peut l'éprouver, surtout quand il a aimé une femme aussi longtemps et aussi désespérément que je vous aime.

Ils restèrent ainsi un long moment. Et comme elle baissait la tête, telle une vaincue, il releva la sienne, avec une expression de victoire, et il contempla par-dessus la claire chevelure de la jeune femme le jardin en broussailles noyé de pluie. L'eau ruisselait en sillons grisâtres sur la vitre.

Il n'en avait pas tenu compte, mais la perspective qui l'attendait était éblouissante, d'abord parce qu'elle lui proposait cette femme qu'il aimait et désirait depuis longtemps, ensuite parce que, du même coup, il assenait ce qu'il savait être le choc le plus cruel à son pire ennemi. Ce n'était pas donné à tous de réussir si bien.

\*

Le gisement d'étain ne s'épuisa pas. En une semaine, on constata que la roche contenant du minerai existait en masse en cet endroit. Personne ne savait jusqu'où elle s'étendait, mais Ross se sentit gagné par l'excitation générale. La semaine suivante, on mit à jour une grande quantité d'étain. En tenant compte des difficultés de nettoyage du minerai, le bénéfice serait pourtant considérable.

Afin de réduire les frais, on suspendit le travail sur les gisements de cuivre et on prit d'autres décisions. Les mineurs ouvrirent un chantier à un niveau inférieur. Bientôt, il serait dangereux de continuer sans charpentiers pour étayer. Cela

revenait déjà assez cher, car aucun jugement n'était constant en quantité ni en qualité. Mais le manque de capitaux contraignait les hommes à travailler au jour le jour.

La décision importante prise à Cusgarne ne transpira pas à l'extérieur. Au cours d'une visite à Truro, Ross rencontra Tonkin pour la première fois depuis un an, et il lui parla de la découverte du gisement d'étain. Se fondant sur son expérience personnelle, Tonkin l'encouragea. Il n'appartenait plus au monde de la mine. Six mois plus tôt, il avait acheté une petite affaire de constructions navales, en association avec Harry Blewett, autre victime de l'échec de la *Carnmore Copper* et l'un de ceux à qui Ross avait prêté de l'argent au moment de la faillite. Les deux hommes réussissaient bien dans leur entreprise.

Ross le quitta réconforté par ses réflexions. Si l'on pouvait seulement tenir, même avec un bénéfice modeste, cela justifierait toutes sortes de choses pour lui, cela permettrait aux mineurs de travailler, cela aiderait ceux qui étaient intéressés à l'entreprise à retrouver le respect de soi-même...

\*

À la fin de la semaine suivante, Verity Blarney vint voir Elizabeth. Elle n'était pas venue à Trenwith depuis la mort de son frère Francis, mais l'invitation avait été faite de longue date et il fallait bien un jour ou l'autre y répondre. Elizabeth s'était, elle aussi, contrainte à ne pas revenir sur l'engagement pris, bien qu'elle fût bouleversée dans sa tête et dans son cœur...

Verity était accompagnée de son beau-fils, James Blarney, survenu inopinément pour une permission de quelques jours. Jeune, bruyant, chaleureux, James était terriblement attaché à Verity, d'une façon puérile et gentille. Sa présence aida à éloigner les spectres.

Navrés d'apprendre la maladie de Mrs. Chynoweth, ils proposèrent de repartir aussitôt, mais Elizabeth s'y opposa. On veillait désormais sur sa mère. Une infirmière avait été engagée, ainsi que deux nouveaux serviteurs, et on ne pouvait

qu'attendre en espérant que, dans quelques semaines, la vieille dame serait suffisamment rétablie pour être transportée. Ce « désormais » intrigua Verity parce qu'il revint souvent sur les lèvres de sa belle-sœur.

James demeura bouche bée devant la beauté d'Elizabeth, comme c'était souvent le cas des jeunes gens. Il s'amusa à chevaucher dans la campagne sur un cheval de location. Il accompagna Verity dans les visites qu'elle fit à ses anciens amis ainsi qu'à Nampara.

Demelza les attendait sur le perron, Verity et elle s'étreignirent cependant que Ross serrait la main du jeune midship. Puis, James dut embrasser Demelza et la jeune femme mit quelques instants à retrouver son souffle et à poser la question qui obsédait Ross :

— Mais... Elizabeth n'est pas avec vous?

— Non, une forte migraine l'a retenue. Elle s'inquiète beaucoup pour sa mère, vous savez. Elle vous envoie son affection et ses excuses.

Ils entrèrent, bavardant et riant peut-être plus librement qu'ils ne l'auraient fait en présence d'Elizabeth. Tandis qu'ils discutaient de l'expédition que Ross avait faite pour voir Mark Daniel, les yeux de Verity erraient à l'extérieur, de l'autre côté de la fenêtre. C'était de la mine que s'échappait la fumée.

— Tu n'as pas encore renoncé, Ross.

— Nous tenons par un fil et tout est contre nous, avoua-t-il. Mais la qualité du minerai recueilli cette semaine est remarquable. Heureusement, car chaque dépense supplémentaire doit être prélevée sur ce que nous tirons de la mine et une seule défaillance du filon provoquerait notre fin.

— Je ne suis encore jamais descendu au fond d'une mine, dit James de sa grosse voix. Jusqu'où descendez-vous, capitaine? Disposez-vous d'une de ces installations avec un baquet pour amener les hommes en bas?

— James aimerait peut-être t'accompagner après le déjeuner, Ross? suggéra Demelza.

— Quand il voudra.

— Avec joie! s'écria le jeune homme. Mais j'ai l'impression que j'aurai le vertige si je descends ou grimpe d'une manière

pour moi inhabituelle. Quand on est dans les haubans, c'est réconfortant d'apercevoir le pont en dessous, même s'il a le format d'une carte de visite. Dans une mine, je craindrais de m'envoler vers la surface si je lâche prise!

Le Dr Dennis Enys survint juste avant le déjeuner...

Après le déjeuner, Dennis prit congé et Ross emmena James à la mine, laissant les deux femmes ensemble.

D'abord, elles parlèrent de Jeremy et soudain, Verity lança :

— Dites-moi, ma chère, n'avez-vous rien remarqué de bizarre à propos d'Elizabeth?

— Comment? demanda Demelza, tous les sens en alerte. Je l'ai à peine vue.

— C'est difficile à définir. Mais elle me semble s'être rapidement consolée de son veuvage, non? Bien sûr, il s'est écoulé six mois, et on ne peut lui demander de pleurer toute sa vie, mais... elle me paraît différente, nerveuse et intérieurement agitée. Une ou deux fois dans la conversation, elle s'est interrompue comme si elle craignait d'en dire trop.

— À vous? Au cours de ce week-end?

— Oui. Ce n'est certainement pas le jouet de mon imagination. Je la connais bien puisque nous avons longtemps vécu sous le même toit. J'ai l'impression qu'elle se dit que la situation va changer.

« Elle peut avoir déjà changé! », songea Demelza en se rappelant les six cents livres.

— Vous devriez interroger Ross.

— Vous me paraissez un peu amère, chérie, observa Verity en fixant sa cousine. Avez-vous vraiment des raisons de l'être?

Demelza leva vivement la tête et sourit.

— Je ne voulais pas l'être. Je sais que Ross a autrefois aimé Elizabeth. Et lorsqu'il va la voir, il est normal que je m'interroge sur ce qu'ils peuvent se raconter. Ross ne me le rapporte pas et j'ignore tout, car j'ai trop d'orgueil pour le questionner.

Elle alla embrasser Verity.

— Je n'en aurais pas autant dit si vous ne m'aviez attaquée de front, il fallait bien que je vous réponde. Voulez-vous une tasse de thé? Il est tôt, mais ce bavardage m'a assoiffée.

— Moi aussi. Mais laissez-moi vous dire et, pas seulement pour vous rassurer, que si Ross a été...

— Non, inutile, que ce soit pour une raison ou une autre... Avoir un mari, c'est comme aller à l'église. Il faut croire ou ne pas croire, sinon il ne sert à rien d'aller à l'église, n'est-ce pas? Et si l'on croit, il est inutile de chercher continuellement des preuves.

— C'est un principe admirable...

— Oh oui! Et je ne suis pas toujours admirable! Je le suis même rarement! Mais c'est vrai, n'est-ce pas? Et c'est plus important que les sentiments que l'on éprouve parfois. Verity, parlez-moi de vous pour changer. Êtes-vous heureuse? Vraiment heureuse? J'adore James. J'aimerais que Jeremy lui ressemble plus tard. Il est comme un vent d'ouest, net et soufflant par rafales, sans un brin de malice. Il est littéralement tombé amoureux de vous.

Verity répondit chaleureusement à son sourire.

— J'aime James comme mon fils, avoua-t-elle. Oui, je suis heureuse, Demelza; enfin, je le serais totalement sans la crainte que je ressens pour Andrew. Jusqu'à présent, les courriers n'ont pas eu d'ennuis, et Andrew affirme qu'il passe plus à l'ouest afin d'éviter toute attaque possible. Mais il doit naviguer dans les eaux plus étroites entre les Sorlingues et Ushant, et de nos jours, on ne sait jamais!

Lorsqu'ils furent couchés le même soir, Demelza annonça à son mari que Verity attendait un enfant.

— Quoi! Quelle surprise! C'est une nouvelle fantastique! Tu es sûre?

— Elle me l'a confié, mais c'est encore un secret. Andrew n'est pas au courant. N'est-ce pas merveilleux? Je suis si contente pour eux!

— Moi aussi. C'est pour quand?

— Octobre.

— Elle aura trente-cinq ans cette année. Pourvu que tout se déroule bien!

— L'âge a peu d'importance, mais elle m'a paru anxieuse à ce sujet. Avec une fille aînée qui a vingt ans, Andrew va trouver sa situation bizarre, mais il sera sûrement enchanté,

et j'ai insisté pour que Verity lui annonce la nouvelle au plus tôt.

— Tu ne t'es jamais pressée quand cela te concernait! C'est même le plus grand reproche que j'aie à te faire!

— N'y revenons pas! riposta Demelza.

Plus tard, dans l'obscurité, ses pensées s'envolèrent vers l'autre sujet qui l'avait tourmentée tout l'après-midi. Pourquoi Elizabeth avait-elle donné à Verity l'impression que sa situation ne tarderait pas à se modifier? Comment cela se pourrait-il plus que cela ne s'était déjà produit avec les six cents livres? C'était insensé! À mesure qu'elle cherchait des explications logiques, Demelza restait insatisfaite.

— Chérie, demanda Ross qui somnolait, ce sont des fourmis qui t'agacent au point que tu ne cesses de te retourner? Je ne t'ai jamais vue aussi agitée!

— Pardon, mais un souci m'empêche de dormir. Je ne bougerai plus.

— Tu es inquiète ou souffrante?

— Simplement incapable de m'apaiser. Dors, je me sens mieux.

Facile à dire! Elle n'était pas plutôt installée qu'elle éprouva le besoin de bouger. Fût-ce d'un centimètre ou d'un demi-centimètre.

Ross et Elizabeth envisageaient-ils de fuir ensemble? Était-ce là le changement qu'entrevoyait la jeune femme? Elle ne récolterait pas une plus grande prospérité, mais peut-être ne songeait-elle pas à sa situation financière. Seule, Demelza aurait réfléchi plus profondément, mais Ross dormait à son côté, le souffle régulier. Elizabeth et lui pouvaient fort bien ébaucher ce projet, après tout. Pourtant, connaissant son mari, Demelza était certaine que ce n'était pas dans sa manière d'agir. Il était trop honnête pour opérer sournoisement. S'il comptait la quitter au profit d'Elizabeth, il se contraindrait à le lui avouer.